

OLLANTAÏ.

SCÈNE I.

Grande place au Cuzco, avec le temple du Soleil au fond. La scène se passe devant le vestibule du temple.

[Dialogue premier.]

OLLANTAÏ, PIED-LÉGER.

Ollantay.

Piki-Ĥaki, rikunkihu
Kusi-Ĥoyllurta wasinpi

Piki-Ĥaki.

Ama lnti munahunhu
Ĥayman ĤurakunaytaĤa!
5 ManaĤu hanka manĤanki
InkaĤ ususin kashantaĤa?

Ollantay

Ĥaypas kahun, munasajmi
Ĥay llullukushay urpita

OLLANTAÏ.

Pied-Léger, as-tu vu la charmante
Stella chez elle ?

PIED-LÉGER.

Dieu me garde de songer à la
guetter !

Comment se fait-il que tu ne
redoutes pas la fille du roi ?

OLLANTAÏ.

Malgré tout, je ne puis me
défendre d'aimer cette douce co

3. Tschudi, dans sa première édition, avait mis amataĤ au lieu de ama. Non-seulement le vers était allongé d'une syllabe, mais il contenait une erreur grammaticale : le suffixe taĤ ne s'ajoute à l'impératif négatif que lorsque le sens indique conseil ou prière ; mais il s'omet dans le sens absolu de commandement ou de menace. Nous trouvons dans le même texte (vers 19) Ama runa harkawayĤu, (vers 21) Ama rimapayawayĤu : placée là, la désinence taĤ aurait constitué une faute. Dans la deuxième édition, cet estimable auteur nous présente le texte avec la correction qu'il comportait. La traduction littérale est : Le soleil me garde de cela.

Nan kay sonkuy, paypa fiita,
10 Payllallatan masqaskani.

Piki-Haki.

Supayña raykushasunki,
Iña kanka muspankipas ;
Hinantinpin warma sipas,
Anhatan rikupakunki.

15 Ima punhawña yañanka
Inka yuyaykushaykita,
Borunhan hay kunkaykita
hantaj kanki ayña kanka.

Ollantay.

Ama, runa, harkawayñu
20 Kaypitaj sipirñuykiman :
Ama rimapayawayñu,
Makıypitaj likıykiman

lombe. Mon cœur me force à la
suivre comme un tendre agneau.

PIED-LÉGER.

Je crois que tu as le diable au
corps et que tu perds la tête.

Il y a assez d'autres jeunes filles
à aimer. Pourquoi tant te hâter!

Le jour où le roi découvrira ton
audacieux projet,

Il te fera couper la tête et fera
jeter ton corps au feu.

OLLANTAÏ.

Ne me décourage pas, si tu ne
veux périr de mes mains.

Assez parlé !

Ou je te mets en pièces.

9. Chez les Incas, les petits agneaux de deux à trois mois jouissaient auprès des femmes des mêmes prérogatives que les king-charles chez nous : on retrouve encore cette coutume dans quelques villes du Pérou, et les *Itas*, portant au cou un grelot et ornées de rubans bariolés, suivent leurs maîtresses. Markham, dont le texte contient le mot *fiita*, ne pouvait, comme étranger, en saisir le sens, et en a omis la traduction. Peut-être la même raison a-t-elle été cause des variantes que l'on trouve dans les deux textes de Tschudi. Dans le premier, le vers est mutilé, et dans le second, si le vers est correct, la métaphore disparaît. La *fiita* (agneau) était, chez les Incas, ce qu'est la colombe chez nous, un emblème d'amour.

14. *Rikupakunki* est la seconde personne du présent de l'indicatif. Le suffixe *pakuy*, qui peut s'ajouter à presque tous les verbes quechuas, modifie leur signification, tout en leur laissant la forme de l'infinitif : *munapakuy*, de *munay*, signifie aimer à la folie et être aimé en retour. *Rikupakuy*, de *rikuy*, signifie voir une chose en lui donnant une importance excessive, et en se donnant de la peine. Tschudi a changé le verbe *rikupakuy*, commun en quechua, en *rukuyakuy*, seulement parce que dans son premier texte, soit faute de copiste, soit faute d'impression, on trouvait *u* au lieu de *i*. Quoi qu'il en soit, le verbe *rukuy* n'existe pas ; donc il ne peut recevoir aucun suffixe. La désinence *yakuy* est la forme générale des verbes réfléchis : ainsi, *rikuyakuy* ne peut signifier autre chose que *se voir*.

18. Garcilaso de la Vega et d'autres historiens nous racontent que ceux qui avaient l'audace de séduire les vierges du Soleil étaient condamnés au bûcher. Dans ce vers, Pied-Léger menace Ollantai de ce châtimeut. Les traducteurs ont rendu cette phrase par trop littéralement : aucun *quechuiste* n'aurait compris qu'il s'agissait de faire un bifteck d'Ollantai, idée baroque dans la langue des Incas.

Piki-Haki.

Puriyari, aysawamuy
Allku wañusha hinata,
25 Iñaka ama ñokata
Puriy, Piki, masqarkamuy
Ñiwankifñu, sapa wata,
Sapa punhaw, sapa tuta

Ollantay.

Nan ñiykiña, Piki-Haki,
30 Kikin wañuy ihunantin,
Hinantin orku hinantin,
Sayarinman awña waki,
Haypañapas sayaymanmi
Paykunawan hurakuspa ;
35 I ñohan, kawsay wañuspa,
hoyllurñiyipi mitkaskani

PIED-LÉGER.

Alors traîne-moi comme un chien
mort,

Et ne me répète pas nuit et jour
pendant des années : Pied-Léger,
va chercher Stella.

OLLANTAÏ.

Je te l'ai dit, Pied-Léger, quand
la mort même avec sa faux et une
montagne immense se dresseraient
contre moi comme deux ennemis,

Malgré tout, je leur résisterais,
j'affronterais tout,

Pour tomber, vif ou mort, aux
pieds de ma divine Stella.

23. *Aysay* veut dire *trainer* ; *aysaway*, *me trainer* ; *aysawamuy*, *me trainer vers toi*. Le sens littéral de ce verbe à l'impératif est donc : *traîne-moi vers toi*, locution qui indique en quechua un traitement ignominieux. Dans les autres textes, ce mot est écrit *aysarcamuy*, impression fautive de *aysawamuy* (*aysawamuy*), qui doit avoir existé dans le texte primitif, car il suffit d'un simple coup d'œil pour reconnaître que rien n'était plus facile que de substituer les deux lettres *rc* à la lettre *u*, surtout si le manuscrit n'était pas très-net. Il est curieux de remarquer que de semblables erreurs typographiques, tout évidentes qu'elles soient, ont échappé à Tschudi. *Aysarkamuy*, *va le trainer*, quoique bon quechua, serait déplacé en cet endroit, car il donnerait l'idée qu'Ollantai devait trainer une autre personne que Pied-Léger qui lui fait ce reproche. Dans le vers 26, *masqarkamuy*, *va la chercher*, est correct, et *masqawamuy*, *viens me chercher* serait inadmissible d'après le contexte, puisqu'il s'agit ici de chercher Stella.

32. Ce vers littéralement veut dire « *s'opposeraient comme deux ennemis* », *waki* étant un adverbe dont le sens est *comme deux ensemble*. (Holguin, dans son Vocabulaire, dit : « *Huaqui, dos juntos* »). Ex. *Munaj waki*, *comme deux amants*. La gradation que Tschudi a cru voir ici : *la mort, une montagne, tous les ennemis*, dont il a fait un triple sujet de la proposition, n'a donc aucun fondement. Les Indiens personnifiaient les montagnes en les considérant comme de bons ou de mauvais génies. Le drame d'Ollantai nous offre encore un autre exemple de cette personnification aux vers 411 et 412. Cette observation est indispensable pour comprendre le passage qui nous occupe.

35-36. *Mitkaskani* est la première pers. du sing. du prés. de l'ind. du verbe *mitkaskay*, qui est composé de *mitkay*, *trébucher*, et *kay*, *être*, et veut dire littéralement *être trébuchant*. Dans le texte, ce verbe, employé métaphoriquement, signifie *tomber aux pieds de quelqu'un*. Ainsi, le vrai sens de ce passage est : *Moi, vif ou mort, je veux tomber aux pieds de Stella*. Les traducteurs ne donnent pas une idée juste de ces deux vers, et Tschudi est celui qui s'est le plus égaré, d'autant plus

<p>Piki-Haki. Supay Ilojsimunman hayri Ollantay. Paytapas ñoka tustuymanmi. Piki-Haki. Mana sïnkanta rikuspan 40 Kunan hayta rimaskanki. Ollantay. Haypas, Piki, willallaway Ama imata pakaspayki Manahu hoyllur rikushayki ILipij tikan? Inillaway! Piki-Haki. 45 hoyllurllawan muspaskanki! Manan ñoka rikunifü. Payña karhan, iña pifü,</p>	<p>PIED-LÉGER. Et si le diable surgissait contre toi? OLLANTAÏ. Je lui ferais mordre la poussière! PIED-LÉGER. Si tu voyais seulement le bout de son nez, tu ne crierais pas si fort. OLLANTAÏ. Eh bien soit; mais dis-moi, Pied- Léger, franchement et sans détour, Stella n'est-elle pas la plus belle de toutes les fleurs? Voyons, avoue-le! PIED-LÉGER. Stella vous trouble encore l'esprit! Je ne l'ai pas vue. Peut-être était-ce elle que j'ai vue hier, à la tombée</p>
--	--

qu'il nous présente, dans son second texte, une variante fautive et dépourvue de sens; car mitikany n'est pas un mot quechua. Nous n'avons en cette langue ni mitiy ni mitikay, d'où l'on puisse tirer aucun dérivé verbal.

37. La variante de Tschudi, dans sa seconde édition, est non-seulement inutile, mais fautive, en ce qu'elle donne à la phrase, qui est interrogative, une tournure affirmative: En quechua, ni le point interrogatif (?) dans l'écriture, ni l'intonation dans le langage parlé, ne suffisent pour que la phrase soit interrogative, et c'est précisément le mot hayri (que Tschudi a changé), qui, ajouté à une autre phrase ou à un autre mot, le rend interrogatif. Exemple. Munanña, il aimera, (sens affirmatif). Munanña hayri? Est-ce qu'il aimera peut-être? Avec la variante de Tschudi, le vers, traduit littéralement, aurait un sens affirmatif: « Le diable (ou le mauvais esprit) va surgir dans cet endroit. »

38. La variante de ce vers, dans la seconde édition de Tschudi, par une raison semblable à celle qui vient d'être donnée, est fautive. La désinence mi dans ce cas donne plus d'énergie à l'affirmation. Ainsi, tustuyman veut dire simplement je le mettrai sous mes pieds, et tustuymanmi, je le ferai disparaître sous mes pieds, je lui ferai mordre la poussière, ou quelque autre expression de la même énergie.

39. Garcilaso de la Vega (C. R. P. I, L. VI, chap. XX), dit que les Incas avaient l'habitude d'user de masques dans les danses publiques des grandes fêtes. Cette coutume existe encore dans les villes transandines pour solemniser les processions religieuses. On peut y voir les diables avec un nez pointu et recourbé d'une longueur énorme, qui fait la terreur des enfants. C'est à ce nez diabolique que Pied-Léger fait allusion dans ce vers.

<p>hayna punhaw, ranki-ranki, Rurum taskikuna uqupi 50 Ilojsimurhan; hay suyupi</p>	<p>de la nuit, au dedans des lieux solitaires de la promenade; dans ces endroits-là, elle m'a paru brillante</p>
---	--

48. Tschudi a donné au mot ranki-ranki, un sens tout-à-fait opposé à celui qu'il a véritablement, et contraire en outre à toute vraisemblance. Il n'est pas croyable que Stella, la fille du roi, ait été vue par Pied-Léger dès le point du jour. Au reste, celui-ci confirme lui-même, dans les vers 63 et 64, qu'il ne parlait pas du matin. Voir la note au vers 56.

49. Il est curieux de voir que Barranca, dans ce passage, nous parle de las sin mancilla, Markham des spotless ones, et Tschudi des Muthwillige Maedchen. Rurum, comme on le trouve dans tous les dictionnaires, veut dire désert, solitaire. Lorente, dans son Histoire du Pérou, t. I, p. 307, le traduit de même dans la jolie pièce de vers qu'il nous y donne, et que nous reproduisons ici, parce qu'elle en vaut la peine:

Rurum pampapi,
Pishukunata
Rikuymï kanhis,
Yanallanmanta,
Qesaman rispa
Quyay wakahta!
Hay hinan noka
Quyay wakaşaj
han ripujtryki,
Munakushallay.

Dans la pampa solitaire,
Les oiseaux
Nous regardions
Sur leurs compagnes,
En allant à leurs nids,
Pleurer amèrement.
C'est ainsi que moi,
Je pleurerai tristement
Quand tu t'en iras,
Oh! mon amour!

Cette chanson est populaire au Cuzco et nous y avons ajouté le vers antépénultième qui manquait. Taskiy signifie marcher, se promener, et taskina, le lieu de la promenade: car, le suffixe na sert à tirer les substantifs des verbes. Ainsi, de mahay dérive mahana, de tiyay, tiyana, etc. Taskikuna est le pluriel de taskina. Uqu veut dire dedans. Par conséquent, le vers 49, littéralement traduit, donne: au-dedans des lieux déserts de la promenade. Domingo de San Thomas, dans son Lexicon quechua, porte: « Rurum warmi ou taski » en donnant à cette expression le sens de pucelle, vierge; mais c'est une erreur évidente, puisqu'il fait warmi synonyme de taski. Warmi veut dire femme, et taski, comme on peut le voir dans le dictionnaire d'Holguin, un garçon qui n'a pas encore l'âge de treize ans. Ce dernier auteur même ne donne pas une idée exacte du mot, qui, en réalité, n'est que le verbe taskiy, lequel, en perdant la désinence y et en prenant j, devient un adjectif verbal, taskij, et s'applique à tout enfant qui a commencé à marcher, mais qui n'est pas encore arrivé à l'âge de puberté. La preuve convaincante que la leçon de San Thomas est défectueuse, soit par sa faute, soit par celle du typographe, c'est qu'on ne trouve pas le mot tazqui, à la place qu'il devrait occuper dans son Lexicon.

50. Suyu, dans le sens propre, veut dire région, lieu, endroit. Ainsi, Intij suyan signifie la région du soleil, c'est-à-dire les cieux. Hay suyupi veut dire dans cet endroit, dans ce lieu. Après avoir parlé des lieux solitaires de la promenade, Pied-Léger, pour éviter la répétition, dit que dans ces endroits-là, Stella lui a paru brillante comme le soleil et devint belle comme la lune. Quoi qu'en dise Tschudi, dans ses notes critiques, pour justifier les variantes par lesquelles il dénature son premier texte, sa première leçon (suyupi) était la bonne.

Intimammi rihhakurhan Killamantaj tukupurhan.	comme le soleil, et devint belle comme la lune.
Ollantay.	OLLANTAÏ.
Paypunim! Hayka rejsinki. Ima sumaj, ima kusi!	C'était elle! Tu la connais déjà: Quelle beauté vive, épanouie!
55 Kunallanmi puririnki Kunayniywan kusi-kusi.	Va tout de suite plein de joie, avec un message de ma part.
Piki-Hakı.	PIED-LÉGER.
Manan ñokaña riymanhu Punhawha hatun wasinta; Haypınataj qepıntinta	A quoi bon pénétrer en plein jour dans son palais rempli de femmes toutes bariolées, au milieu desquel- les je ne pourrais la reconnaître?
60 Manan pita rejsiymanhu.	OLLANTAÏ.
Ollantay.	Mais tu viens de me dire que tu la connaissais déjà?
Rejsiniñan ñinkıtajmı?	PIED-LÉGER.
Piki-Hakı.	J'ai dit cela pour plaisanter: Stella

51-52. Dans ce passage, Pied-Léger, qui vient de dire qu'il a vu Stella à la tombée de la nuit, emploie une métaphore qui ne manque pas de beauté en quechua. Tant que le jour avait duré, Stella, aux yeux de Pied-Léger, était le soleil, et la nuit venue, elle devenait la lune, le changement s'opérant dans le crépuscule.

56. En quechua, la transformation de l'adjectif en adverbe se fait très-souvent par la simple répétition de l'adjectif. Ainsi, KUSI signifie *gai*, et KUSI-KUSI *gaiement*. Nous avons dans le texte beaucoup d'adverbes ainsi formés, que nous avons mis dans notre vocabulaire final, parce que la reduplication renforce toujours et change même quelquefois un peu le sens de l'adjectif. On forme de pareils adverbes même avec des substantifs et des verbes. Ex. : de *pañar*, *matin*, se forme *pañar-pañar*, qui équivaut aux locutions adverbiales *au point du jour*, *dé grand matin*, *de très-bonne heure*, *au chant du coq*, etc. Rankiy, qui signifie *tomber doucement et lentement*, donne, en perdant la finale de l'infinitif y, l'adverbe ranki-ranki, qui, dans le vers 48, signifie *au crépuscule du soir*, *à la tombée de la nuit*, etc., mais, plus ordinairement, s'emploie comme adverbe de mode. Au Cuzco, par exemple, on l'applique souvent à la démarche d'un ivrogne qui chancelle toujours sans jamais tomber.

59. La traduction littérale du mot qepi a égaré les traducteurs. Ils n'ont pas remarqué qu'ici on ne parle pas du *petit fardeau* de Pied-Léger, mais de celui des gens du palais composant la suite de Stella, et qui ne pouvaient être que des femmes. Le mot qepi, métaphoriquement, signifie les chiffons dont les femmes étaient surchargées; ce qui rend le texte tout-à-fait clair et naturel dans la bouche de Pied-Léger, qui est le bouffon de la pièce, tandis que dans les autres versions, ce passage est dépourvu de tout sens raisonnable.

62. Barranca a bien traduit ce vers. Les autres traducteurs qui l'ont suivi n'ont pas saisi le sens de l'espagnol. En quechua, la phrase ñıyllaymı ñını équivaut à l'espagnol

Tutallan koyllurka kanhan, Tutallatajmi rejsini.	est une étoile qui ne brille que la nuit, et c'est la nuit que je peux la reconnaître.
Ollantay.	OLLANTAÏ.
65 Ilojsiway kaymanta layha! Hay koyllur munakushayha Intıj hayllanpın aswanta Kanhan, hipım, sapanmanta.	Va-t-en donc, sorcier! Mon étoile bien-aimée Fait pâlir le soleil, Et brille sans rival.
Piki-Hakı.	PIED-LÉGER.
Hayha kunan Ilojsimuskan 70 Huh mañu, iña payañu, Warmımanmi rihhakuskan; Iña kunayniyki apañu;	Voici venir justement un vieil- lard, ou une vieille, car sa mise dénote une femme. Peut-être pourra-t-elle porter ton

gnol *decir por decir*; mais, en français, comme en d'autres langues, elle signifie *dire une chose par plaisanterie*. Il est vrai que Barranca a mal ponctué le passage; mais, s'il l'avait compris comme Markham et Tschudi, il aurait mis « *eso he dicho por decir que*, etc., » et n'aurait pas employé la conjonction *como* au lieu de *que*. Tschudi a mis fautiveusement dans sa première édition ñejllatan, et dans la seconde neyllan au lieu de ñıyllaymı que l'on trouve dans mon texte. Le suffixe llay ajouté à un verbe, sans lui ôter la forme infinitive, donne à l'action qu'il exprime un sens dubitatif. Ainsi, rikullay veut dire *voir une chose sans la regarder avec attention*. Nıyllay signifie *dire une chose non-sérieusement, par plaisanterie*. Le suffixe ñı s'ajoute généralement à un infinitif pour le mettre à l'accusatif.

65. En quechua, comme en anglais, l'impératif ne diffère pas de l'infinitif quant à la forme; par conséquent, tous les impératifs finissent en y, comme les infinitifs. Aussi Ilojsiy, dans les deux éditions de Tschudi, est correct. Mais nous préférons notre leçon Ilojsiway, parce que la désinence way, qui peut aussi s'ajouter à tous les verbes quechuas, est indispensable pour manifester que l'action désignée par l'impératif, doit être exécutée à l'égard de la personne qui ordonne, prie, conseille, etc. Ilojsiy veut dire simplement *sors*, et Ilojsiway *sors de ma présence*. Dans le même drame d'Ollantay, on trouve aux vers 41 et 44, des exemples à l'appui de cette règle. Willay, *dis*, Iñıy, *avoue*, avec le suffixe way, veulent dire littéralement, *dis-moi*, *avoue-moi*. En outre, le vers dans le texte de Tschudi, manque d'une syllabe.

70. L'idée de confondre le grand-prêtre avec une femme capable de se charger d'un message amoureux, est une de ces plaisanteries naïves et malicieuses qui sont tout à fait dans le rôle de Pied-Léger, le personnage comique de la pièce, habilement caractérisé par l'auteur.

72. Dans sa dernière édition, Tschudi nous donne un vers différent de celui qui se trouve dans les autres textes et dans le mien. Voici ce dernier :

Iña kunayniyki apañu.
Peut-être ton message il porterait.

Quelle raison Tschudi peut avoir eue pour changer un vers si clair, c'est ce que nous ne savons pas, sa variante étant incompréhensible.

Paywan kunay. Nohataha	message. Fais qu'elle le porte. Si
Kahapuri niwanmanmi	je m'en chargeais, moi pauvre dia-
75 Pimaypas, huh wahhataha.	ble, on m'appellerait entremetteur.

[Dialogue second.]

L'ASTROLOGUE ET LES PRÉCÉDENTS.

Willaj-Uma.

Kawsaj Intri, yupkitan
 Ullpuykuspa yupayhani!
 Kanpajtajmi wahayhani
 Waranha llamata; hinan
 80 Punhawnykipi boruspa,
 Yawarñinta kayllaykipi,
 Ninapi kanasha, llipi
 Rupankaku, mana akuspa.

Ollantay.

Piki-Haki, kayha hamuskan
 85 Kay amawta, Willaj-Uma,

L'ASTROLOGUE.

Soleil éternel, prosterné devant
 toi, moi qui te mesure dans ta
 course, je t'admire! Mille lamas
 sont prêts à être immolés pour toi
 au jour solennel qui t'est consacré:
 après le jeûne, leur sang coulera
 en ton honneur, et l'immense bû-
 cher les consumera tous.

OLLANTAÏ.

Pied-Léger, voici venir
 Le savant Astrologue. Ce vieux

83. Dans ce vers, Tschudi n'a pas traduit la locution *mana-akuspa* qui veut dire *étant sans manger* ou *jeûnant*. *Mana*, non, placé avant un verbe, le rend négatif, et le suit, en qualité de préfixe, dans tous ses dérivés. Ainsi, *mana-akuspa* est le participe présent du verbe *mana-akuy*, être sans manger, car *akuy* veut dire *manger*. Chez les Incas, on privait de nourriture les animaux destinés au sacrifice; parce que le jeûne, même pour eux, était regardé comme un moyen de purification. Il est curieux de remarquer que le jeûne, comme rite religieux, était observé chez toutes les peuplades de l'Amérique méridionale, plus sévèrement encore que chez les catholiques. M. Uricoechea, dans l'introduction de sa *Gramática de la Lengua Chibcha*, dit que le jeûne était aussi une pratique religieuse chez les Chibchas, la nation la plus importante qui ait peuplé autrefois le territoire occupé aujourd'hui par la République de la Colombie. On peut voir, en outre, dans le *Vocabulario Paéz* (langue d'une autre nation indienne de la Colombie), par le même auteur, que la coutume dont il s'agit était en vigueur chez cette nation; et dans sa langue, on trouve le mot *quis* qui veut dire *abstinence religieuse* ou *jeûne*. La variante de Tschudi dans ce vers est tout à fait incompréhensible.

Ima benhas, haymi Puma,
 Paywan kuska purimuskan.
 Hëynikunin hay layhata
 Anha llakita watujtin;
 90 Pay rimarin haypahaha
 Tukuy putita watujmi.

Piki-Haki.

Upallay, ama rimayhu;
 Hay layhaha rimashaykita
 Ñan yahanna iskay mita
 95 Ñan watunna hayhu, kayhu.

Ollantay.

Rikuwanñan, rimaykusaj.
 hapaj Awki, Willaj-Uma,
 Yupayhaykin millay kuti.
 hanpaj kahun tukuy sutu
 100 Hinantintaj kahun huma.

Willaj-Uma.

hapaj Ollantay, hanpajpas
 Tukuy Suyu llajta kahun
 Kallpaykitaj yanapahun
 llipita sepranapajpas.

renard traîne après lui son bagage de sortilèges.

Je déteste ce devin qui n'ouvre la bouche que pour prédire des malheurs, et je pressens que ses prophéties me seront fatales.

PIED-LÉGER.

Chut! Tais-toi; je suis sûr que ce sorcier sait déjà par cœur ce que tu dis et ce que tu penses, parce qu'il devine tout.

OLLANTAÏ.

Je vais l'aborder, car il m'aperçoit. Illustre et noble astrologue, je m'incline devant toi avec respect. Que le ciel t'éclaire et chasse les ombres loin de tes yeux!

L'ASTROLOGUE.

Puissant Ollantaï, puisse le pays entier t'appartenir, et ton bras vigoureux réduire l'univers!

86. Puma est le lion des Andes. Il diffère de ceux d'Afrique en ce qu'il n'a pas de crinière. Chez les Incas, il était l'emblème de l'astuce comme le renard chez nous. M. Littré a admis le mot PUMA dans son dictionnaire.

99-100. Tschudi nous donne ici une variante nuisible au sens, parce que, comme il l'avoue lui-même, il ignorait le mot *huma* qui veut dire *clair*, *limpide*, et, appliqué au ciel, *sans ombre*, *sans nuage*. Ollantaï dit à l'astrologue :

hanpaj	kahun	tukuy	sutu
Pour toi	soit	tout	brillant
Hinantintaj	kahun	huma	
Et partout	soit	limpide	

Comme ces paroles étaient adressées à l'astrologue au moment où celui-ci venait de faire son invocation aux cieux, il est évident que les mots *tukuy*, *tout*, *hinantintaj*, *partout*, désignaient les cieux. C'est une idée elliptique, presque nécessaire dans la circonstance, et que les traducteurs n'ont pas comprise.

Ollantay.

105 Anhatan manharikunku
 Mahuyta kaypi rikuspa.
 Hinantinmi hiri uspa,
 Fika, turu, kaha-runku,
 Maypahas kanta rikunku,
 110 kanta bawarinku hayha.
 Niway imapajtaj kayka?
 (Inkahu wayaskasunki,
 llakihu pusamusunki,
 Iha kuspayhu hayka?)
 Imamantaj kan hamunki
 Manaraj raymi kajtinka?
 Onkurinhu iha Inka?
 115 kanllahu watupakunki
 Yawar sutajta rikunki?
 Inti-watana punhawpas
 Killa-majhina pahapas
 Anha karurajmi kaskan
 120 Hayllarajmi killapaskan
 Hatun-hoña kananpapas.

Willaj-Uma.

Anyaspahu tapuwanki,
 Warmaykihu iha kani?
 Tukny imatan yahani,
 125 hanña rikny yuyawanki.

Ollantay.

Manharinmi llajlla sonhuy
 Yanka punhawpi rikuspa,

120. Notre texte, dans ce vers, diffère de ceux de Tschudi et de Markham. Killapaskan est la troisième personne du présent de l'indicatif du verbe killapaskay, qui dérive de killa, lune. Dans les textes des auteurs précités, on a séparé la racine killa de la désinence paskan, en ajoutant à la première le suffixe ta; ce qui, au total, a produit un contre-sens. Quant au mot hayllarajmi, il est une variante de hayrajmi, et dans ce cas, on peut employer indifféremment l'un ou l'autre. Voir le mot killapaskay dans le vocabulaire final.

OLLANTAÏ.

Vieillard, à ton aspect chacun
 est saisi de frayeur.
 On ne voit autour de toi qu'osse-
 ments, fleurs funèbres, urnes et
 pierres précieuses,
 Et l'on te regarde avec crainte.
 Que signifie tout cela?
 Est-ce que le roi t'a appelé ici
 comme un prophète de malheur ou
 comme un bon génie?
 Pourquoi viens-tu avant le jour
 consacré à la fête?
 Le roi serait-il malade?
 Ou peut-être as-tu deviné qu'il
 coulera bientôt du sang?
 Car le grand jour du soleil et des
 libations à la lune, est encore bien
 éloigné.
 La lune commence à peine à se
 montrer et nous ne sommes pas en-
 core aujour solennel des sacrifices.

L'ASTROLOGUE.

Pourquoi m'interroges-tu sur ce
 ton de reproche? Suis-je ton vas-
 sal? Je sais tout, et je te le prou-
 verai tantôt.

OLLANTAÏ.

Mon cœur se sent défaillir de
 crainte en te voyant arriver en ce

Hayamuyniyki ruruspa
 Ihapas ñokapaj onkuy.

Willaj-Uma.

130 Ama, Ollantay, manhawayhu
 Kunan kaypi rikuwaspa,
 Ihapas kanta munaspa
 Rawamuni, wayra ihu.
 Niway, yuyayniyki pihu
 135 Kaman hay sajra sonhuyki?
 Kay punhawmi kanpaj hoyki
 Sami, miyuta, ahllanaykipaj
 Kawsay, wahuuya tarinaykipaj
 Haytan kunan horhukumuyki.

Ollantay.

140 Aswan sutinta mastariy
 Hay watushayki simita.
 Kay ñipushka qaytutari
 Paskariy aswan parita

Willaj-Uma.

Kayka, Ollantay, uyapay
 145 Yahayniypa tarishanta

129. Onkuy signifie *mal physique* (maladie) ou *mal moral* (malheur.) Le même Barranca, en restreignant la signification de ce mot au seul mal physique, a, dans plusieurs cas comme dans celui-ci, mal rendu le vrai sens du texte.

133. Le texte porte littéralement *paille* là où nous avons mis *feuille sèche*, locution que nous préférons comme plus conforme au génie de la langue française. A quoi bon s'attacher, au détriment de la clarté et du bon goût, à la signification intrinsèque des mots, lorsqu'on peut la trouver dans notre vocabulaire final?

137. Sami signifie une grande commotion d'esprit, occasionnée par la douleur ou par la joie. Ce dernier sens, plus ordinaire en quechua, est celui qu'il faut donner au mot en cet endroit-ci. Nous l'avons traduit par *bonheur*, pour le mettre en opposition avec *perte*, et reproduire l'antithèse du texte! *Miyu*, poison extrait de certaines herbes que j'ai lieu de croire avoir été désignées par le même nom, est employé ici métaphoriquement pour *disgrâce*, *perte*, *fatalité*, etc. Tschudi et Markham ont suivi l'interprétation trop littérale que Barranca a donnée à ce mot. Holguin dit dans son *Vocabulaire* :

« Mio. *Las yerbas ponzoñosas que matan o hacen daño a los carneros.* »
 144. Dans mon texte, comme dans celui de Markham et dans le premier texte de Tschudi, on trouve uyapay au lieu de uyariy qui est la variante de la seconde édition de Tschudi. En quechua, l'idée adverbiale s'exprime souvent par une simple dési-

jour inattendu : peut-être ta venue
 me sera funeste.

L'ASTROLOGUE.

N'aie pas peur, Ollantaï, en me
 voyant ici aujourd'hui :
 Car peut-être est-ce l'amour qui
 m'a porté vers toi, comme le vent
 emporte une feuille sèche. Dis-moi,
 ta pensée obéit-elle à ton cœur
 diabolique? Je t'accorde ce jour-ci
 pour choisir ton bonheur ou ta
 perte, la vie ou la mort à ton gré.

OLLANTAÏ.

Rends tes paroles plus claires, afin
 que je puisse te comprendre. Elles
 sont comme un écheveau embrouillé
 que tu ferais bien de démêler pour
 moi.

L'ASTROLOGUE.

Eh bien, Ollantaï, écoute-moi:
 ma science me fait découvrir des